

Philippe Barthelet

**Entretiens
avec Gustave Thibon**



DESCLÉE DE BROUWER POCHE

Entretiens avec Gustave Thibon

Une première édition de ces Entretiens avec Gustave Thibon a été publiée à la Place Royale en 1988 ; l'entretien donné en épilogue dans le n° 10 de La Nouvelle Revue de Paris (éd. du Rocher, 1987). Une deuxième édition a été publiée en 2001 aux éditions du Rocher.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'empire avait une solidité qui lui a permis de survivre à bon nombre de soubresauts, et même, en quelque sorte, à sa décadence, qui s'est étirée sur des siècles... En 69, « l'année des quatre empereurs », qui a vu se succéder après la mort de Néron, Galba, Othon, Vitellius, Rome était en crise : les Barbares s'agitaient aux frontières, les chefs se disputaient le pouvoir, les légions se révoltaient... Les contemporains ont cru à la fin imminente de l'empire. Et pourtant, il y eut le redressement du iie siècle, les Antonins – et l'édifice tenu. La *pax romana* s'est même étendue des montagnes de l'Écosse – la Calédonie romaine – jusqu'au golfe Persique, et de la mer du Nord jusqu'au Sahara. Un prodigieux équilibre qu'on a cherché en vain à retrouver depuis lors...

Et le ciment romain a été aussi d'un grand secours à l'Église. Sans doute, la part a été grande de pesanteur humaine, de légalisme, de césarisme... Mais tout cela est la rançon de la durée, laquelle est tout de même nécessaire à la survie de l'éternel. Ce n'est pas en réduisant l'éternel à ses manifestations éphémères, à ses illuminations individuelles, que l'on peut instituer une tradition, ni former des mœurs...

Une illusion d'optique nous fait confondre la Cité antique avec le totalitarisme moderne...

C'est confondre une chose et son contraire : rien ne fut moins totalitaire que l'empire romain, dont la puissance politique colossale reposait sur la liberté des échanges, du commerce, sur l'usage des langues et des religions locales...

Si l'on a persécuté les chrétiens, quand on ne persécutait pas les sectateurs d'autres cultes – celui de Mithra, par exemple, qui

au iie siècle a presque balancé les progrès du christianisme – c’était pour des raisons strictement politiques. Simone Weil très curieusement le reconnaissait – ce qui lui faisait justifier l’attitude des Césars sur ce point : les premiers chrétiens, qui avaient la mentalité apocalyptique, étaient souvent des ferments d’anarchie, qui menaçaient l’ordre public et devaient être combattus à ce titre. Simone Weil ajoutait qu’il devait exister beaucoup de points communs entre la mentalité des premiers chrétiens et celle des communistes idéalistes qu’elle avait fréquentés avant la guerre...

Mais quand on ne les provoquait pas, les Romains formaient la nation la plus tolérante du monde. Ils admettaient jusqu’à des monnaies particulières : les Juifs avaient la leur. Comme ils s’interdisaient de reproduire le visage humain, ils ne voulaient pas des pièces romaines, frappées à l’effigie de César. Cette monnaie juive était naturellement un peu dévaluée par rapport à l’impériale, puisqu’elle n’avait cours qu’en Judée. Il arrivait cependant que les Juifs préférassent la monnaie romaine à la leur. Ce qui éclaire la parole évangélique : « Montrez-moi une pièce de monnaie... » sur ce qui est dû à César.

Les garnisons romaines disséminées à travers l’empire ne comptaient qu’un très faible effectif. On a établi que le procurateur de Judée ne disposait en propre que d’environ douze cents hommes – et encore n’était-ce pour la plupart que des auxiliaires...

La présence militaire de Rome était très faible, certes, mais cependant dissuasive. Une révolte était bien sûr toujours possible – mais on savait qu’elle ne pouvait qu’avorter. Les Juifs l’ont fait deux fois : sous Vespasien et sous Hadrien – lequel a

mis fin à la patrie juive et inauguré la diaspora...

Que la pérennité politique soit garantie par la stabilité des mœurs, le XX^e siècle l'a démontré par l'absurde, en inventant le totalitarisme : l'État tyrannique moderne, dépourvu de racines et de véritable légitimité, se doit d'être tout, de tenir lieu de tout...

Totalitarisme est d'ailleurs un mot atroce, et un formidable aveu de fragilité : s'il ne peut être tout, l'État totalitaire n'est rien. Alors que dans des conditions normales, c'est le jeu harmonieux des libertés qui assure l'autorité et la continuité du pouvoir central.

Pour qualifier un proche passé cependant immémorial, Henri Pourrat parlait du « temps des grandes mœurs ». Il semble que les façons de vivre des paysans d'il y a moins d'un siècle les rattachaient directement à leurs aïeux du Moyen Âge...

Et même de bien avant : aux paysans d'Hésiode. Mon père avait reconnu dans *Les Travaux et les Jours* les mœurs de la campagne vivaraise du temps de sa jeunesse. Mœurs que des préceptes indiscutés gouvernaient : certaines choses se faisaient, d'autres pas. Impératifs catégoriques positifs ou négatifs, dictés en partie par le Gros Animal, en partie aussi par la conscience, ou la religion, en ce que celle-ci transcende le Gros Animal. On criera bien entendu au conformisme, mais c'était le conformisme de la santé – comme le pouls à 70, la température à 37° – ce qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Picasso faisait pour deux...

Et même pour quatre... Jean Hugo était un être pur. Il avait été converti par Maritain – enfin, par ricochet, car on n'est jamais converti que par Dieu. C'était un mystique, qui était devenu un catholique très strict, pour des raisons assez curieuses : une réaction contre trop de liberté. La vie qu'il menait dans sa jeunesse, tout ce que lui permettait l'argent, la renommée universelle de son nom, avait provoqué en lui, selon ses propres paroles, « un besoin biologique de cadres, de règles extrêmement précises », qui le soutiennent à toutes les heures de la journée. Et c'est ainsi, pour n'être plus livré à tous les vents contraires, qu'il observait rigoureusement les jeûnes, les quatre-temps, les vigiles. Ce qui, au moment de la crise de Vatican II, l'a fait opter pour l'intégrisme – sans aucun fanatisme d'ailleurs...

Encore une fois, c'était un être pur. Si le mot d'innocence peut s'appliquer à quelqu'un, c'est à lui. Il était très beau, et d'une vitalité prodigieuse – j'oserais dire hugolesque. Il est mort à quatrevingt-dix ans, en plein travail et en pleine luci-dité – et il ne se privait guère de vin ni d'alcool, ce qui le conservait admirablement. Mais enfin, tout le monde ne peut pas tout se permettre... Il était assez détaché pour ne pas s'installer dans son propre nom, si je puis dire – tout en vouant une admiration inconditionnelle au grand ancêtre, dont il connaissait l'œuvre à fond. J'espère que ses enfants auront continué la tradition...

Si l'innocence caractérisait Jean Hugo, il n'en allait peut-être pas de même pour un autre grand artiste que vous avez connu, Lanza del Vasto...

Je n'aime guère juger mon prochain, porter sur lui des « jugements derniers » – fût-il un homme public. Lanza del Vasto était un génie, un très grand artiste, et aussi un acteur impressionnant quand il jouait ses propres pièces, un remarquable sculpteur (du moins de l'avis des connaisseurs). C'est également un auteur spirituel de premier plan, que l'on peut suivre sans hésiter. Peut-être fait-il à l'égard du monde moderne des réserves somme toute verbales : sa communauté de l'Arche n'avait pas l'électricité, supposée l'instrument du diable – mais quand Lanza allait en Amérique, il prenait tout de même l'avion. Comment voulez-vous faire autrement, et qui ne prend le train, ou l'automobile ? On ne peut pas ressusciter les diligences... À ces détails près, Lanza était un maître – peut-être un peu trop sensible au culte de la personnalité qui régnait autour de lui...

Je le connaissais de longue date. Il était venu passer quelques jours chez moi, à la fin de la guerre. Puis sa communauté, L'Arche, s'est fixée à dix kilomètres du village ; de sorte que, pendant un certain temps, nous nous sommes relativement fréquentés. Autant j'admirais l'artiste, autant le pontife m'inspirait quelques réticences. Je me souviens, par exemple, d'un voyage que nous avons fait de conserve par le train, entre Bollène et Avignon. La conversation avait roulé sur Napoléon – et j'avais cité je ne sais plus quel épisode, où l'empereur avait fait montre d'une maîtrise de soi extraordinaire – ce qui n'était pas toujours le cas chez ce colérique. Lanza me repartit, l'œil brillant : « Il avait la maîtrise de soi, première condition de la domination sur les autres. » Peut-être ai-je eu tort de m'inquiéter un peu. D'autant qu'il n'était sans doute qu'à demi conscient de cette volonté de puissance...

Son extérieur était un peu pénible : il avait une façon d'assener ses doctrines qui frisait l'impolitesse... À sa première

visite chez moi, il refusa le plat de viande que ma femme avait préparé : « Je laisse les cadavres se manger entre eux. » Ce que ma femme ne lui a pas pardonné... Il avait dit aussi devant le père de Simone Weil : « Je considère un athée comme beaucoup au-dessous d'un chien. » Le Dr Weil lui répondit qu'il était athée. Alors Lanza, superbe et dédaigneux : « Je ne retire rien à ce que j'ai dit. » C'était une manière assez pittoresque, qui n'était pas antipathique et qui, je l'avoue, m'amusait plutôt...

Reste le génie. Lanza del Vasto est un grand écrivain, un grand poète par moments :

Nous saurons, comme ce vitrail sait
Pourquoi l'éternité tourne en usant les astres,
Pourquoi Dieu, débordant de sa forme parfaite,
A fait ce monde, et voulu nos défaites.

Ou encore, entre beaucoup de belles choses, dans ses *Principes et Préceptes du retour à l'évidence*, sa définition de l'homme vulgaire : « Au-delà du bien, l'amour. En deçà du mal, la vulgarité. Mal sans douleur, sans châtement et sans remède. »

Et Maurras ?

Je l'ai connu à la fin de sa vie, à Lyon, puis je l'ai revu dans cette clinique de Tours, où on l'avait envoyé par « grâce médicale ». J'ai gardé de cette dernière visite, dix-huit jours avant sa mort, un souvenir inoubliable. Maurras était à la fois mourant et... étincelant de vitalité. Lui-même l'avait dit en vers :

Quel est donc ce chant qui sourd et qui monte Plus haut
qu'autrefois ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais du moins peut-on l'empêcher de peser de tout son poids... La monarchie, par sa nature même, cet appel à un ordre transcendant, représentait une sauvegarde contre la tendance proprement totalitaire du Gros Animal à tout subordonner à sa pesanteur... Au lieu que les démocraties, étrangères, sinon opposées, à toute transcendance, réduiront tout à la logique sociale, c'est-à-dire aux caprices du Gros Animal. Camus définissait très justement les « vrais monarchistes » : « Ceux qui concilient l'amour vrai du peuple avec le dégoût des formes démocratiques. »

Eugenio d'Ors remarquait que « tout ce qui n'est pas tradition est plagiat ». Il est assez piquant de voir quelle malédiction s'attache aux formes politiques modernes, condamnées à contrefaire ce qu'elles ont aboli. Voir nos présidents de la république plagiant pour leur compte le protocole de la monarchie, et paradant sous les ors de palais qui n'ont pas été faits pour eux...

C'est une contradiction de plus du monde moderne. Mais que voulez-vous, nos présidents n'ont rien à se mettre, il faut bien qu'ils usurpent les oripeaux du vestiaire royal. Sans quoi ils iraient nus...

Que l'on doive conserver quelque chose de solennel dans l'exercice de l'autorité prouve assez le caractère sacré, sinon sacrilège, de celle-ci. À cette nuance près qu'avec les princes, le protocole est naturel, mais qu'il l'est beaucoup moins avec les élus du peuple – élus parce qu'ils ont su manier le peuple... Ils n'inspirent pas un respect spontané. Tout au plus peut-on leur donner les titres de leur fonction, sans y mettre rien de cordial,

et moins encore de religieux. Ce qui fait qu'il est beaucoup plus humain de dire « Votre Majesté » que « Mon sieur le président de la république »... Encore que l'on sache très bien que les rois sont des hommes, et qu'il y a un abîme entre le divin et le social. Simone Weil l'a remarqué : le social est le lieu du diable. Même quand le pouvoir est entre les mains les plus saintes, le diable y collabore toujours. Mais l'important est qu'il ne règne pas sans partage...

« Toute cette puissance et cette gloire m'ont été abandonnées, et je les donne à qui je veux... »

Certes, et il ne faut pas l'oublier. Encore qu'il ne faille pas non plus prendre à la lettre les propos du diable : l'Évangile le nomme « le père du mensonge », il est celui qui brouille les cartes. Et qu'il le veuille ou non, entre tous les pouvoirs, la monarchie représente une filiation divine, ce qui la rend extrêmement précieuse, et trouve en nous les plus profondes résonances...

Une filiation divine qui fait sentir ses effets, encore une fois, dans l'ordre politique : la continuité dynastique assure l'indépendance de la couronne, on l'a répété cent fois. Quand on voit aujourd'hui, en France, de quelle fièvre électorale nous sommes perpétuellement agités, et comment le souci de conquérir la place, ou de la garder une fois conquise, prime toute autre considération... Le sens du bien commun est devenu notre moindre défaut. Imaginez un commerçant qui se demande s'il ne perdra pas sa boutique dans trois mois, ou dans six : il mettra tous ses soins à la garder, et du même coup s'intéressera moins aux clients. L'évidence est si éclatante qu'on a honte de la

rappeler. Que de tels systèmes subsistent malgré tout, en contradiction flagrante avec le bon sens le plus élémentaire...

D'où la nécessité organique qu'éprouvent ces régimes de s'enrober de mensonges pour survivre... Le premier mensonge étant de recouvrir d'idéologie à majuscule leur appétit de pouvoir... Simone Weil rappelait que les partis politiques ne sont rien autre chose que des machines à conquérir le pouvoir – et à le garder, une fois conquis. De ce point de vue, tous les partis sont léninistes...

Frénésie monstrueuse... Comment les grandes œuvres pourraient-elles s'accomplir, si on les prive de leur première condition : la durée ? Un Riche-lieu, un Metternich, un Bismarck, restaient trente ou quarante ans au pouvoir. Ils avaient le temps de faire quelque chose. Tandis qu'aujourd'hui...

Nous sommes continuellement en sursis d'élection – aussi, les responsables du jour n'osent pas trancher, crainte d'être désavoués le lendemain.

Et les questions essentielles restent pendantes. On peut rappeler quels effets tragiques ont eu dans l'histoire les flottements de la politique française au printemps 1936, quand Hitler a occupé la Rhénanie sans coup férir – les Français étant tout à leur campagne électorale... Hitler jouait là son va-tout, et la moindre preuve de fermeté de notre part – le franchissement du pont de Kehl, par exemple – l'aurait arrêté – et déconsidéré. Mais il avait très bien flairé qu'il pouvait se permettre de jouer si gros. Il savait jusqu'où aller trop loin...

Encore une fois, ce n'est pas sans honte que l'on est obligé de rappeler de telles erreurs, qui se réfutent quasi d'elles-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cimetière marin, en particulier :

Comme le fruit se fond en jouissance
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt.

On voit bien ce qu'il veut dire, et qu'il y a une idée philosophique là-dessous, mais c'est tout de même un peu exagéré. Et quand il définit les racines :

La substance chevelue
Par les ténèbres élue.

Je veux bien, mais j'avoue préférer le langage direct...

Tout cela dit, bien sûr, sans préjuger des innombrables trésors dont l'œuvre de Valéry est par semée :

Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie...

Ou l'air de *Sémiramis*, que citait Simone Weil :

Peuple stupide, à qui ma puissance m'enchaîne,
Hélas ! mon orgueil même a besoin de tes bras !
Et que ferait mon cœur s'il n'avait cette haine
Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas !

Et Milosz ?

J'ai pour lui beaucoup d'admiration. C'est un très grand poète : un seul de ses vers suffit à évoquer un monde.

Tu m'as très peu connu là-bas, sous le soleil du
[châtiment,
qui marie les ombres des hommes, jamais leurs
[âmes...

Ces deux vers contiennent toute la tragédie humaine – la tour de Babel à l'intérieur de la même langue...

Et le néant de tout se couche sur mon âme
Comme sur les noyés le poids de l'océan...

Et *Talita Cumi*, qui est le cri suprême de la compassion :

[...] La pauvre image de ce que tu seras un jour :
Une petite enfant tout à coup devenue petite
[vieille,
Avec d'amers cheveux blancs sous le châte,
[je ne sais dans quel aigre et noir faubourg...
[...]

Cette pauvre image de ta vie dans le solitaire
[avenir, cela je ne peux pas le supporter.
Épargne-moi cela. Car je serai affreusement
[absent, réveillé pour toujours,
Dans l'un des deux Royaumes, je ne sais lequel,
[le ténébreux,
Je le crains, car il y a en moi quelque chose qui
[brûle d'un feu bas et jugé.

Et parmi ceux qu'en d'autres temps on aurait appelé les grotesques : Raoul Ponchon ?

Pauvre grand Ponchon, si complètement oublié ! Il n'est

même plus dans les dictionnaires... Maurras le considérait – sans exagération – comme le plus grand poète de l'époque, ce que Ponchon ne lui a jamais pardonné... Lui-même ne s'était jamais regardé comme un poète : il écrivait chaque semaine une « gazette rimée » pour *Le Journal*, qui le payait cent francs – ce qui représentait alors le traitement d'un instituteur. Ponchon, qui avait là de quoi boire, n'en demandait pas davantage. Quand Léon Daudet l'a fait élire à l'académie Goncourt, laquelle versait alors à ses membres une rente, qui leur assurait le pain – le vin –, et le logement, il n'a plus touché sa plume.

Ponchon a laissé cent cinquante mille vers – soit vingt mille de plus que Hugo... – dont on a tiré deux ou trois recueils : *La Muse gaillarde*, *La Muse vagabonde*, *La Muse au cabaret*... Et quoi que lui-même en ait pensé, c'est un grand poète : Maurras n'avait pas tout à fait tort. Je ne vois que Victor Hugo pour le surpasser en verve, en variété et en souplesse verbale...

Ses pastiches, aussi, sont à mourir de rire. Sa *Consolation à Coppée sur la mort de sa malle*, par exemple, ou le *Sonnet à Chevreul* : le chimiste, qui fêtait son centenaire, avait confié aux journaux que le secret de sa longévité était dans sa sobriété. Le sang – ou le vin – de Ponchon n'avait fait qu'un tour :

Quand vous serez bien vieux, avec encor des dents
Plein la bouche, et déjà dorloté par l'Histoire,
Direz, si ces vers-ci meublent votre mémoire :
Un tel me célébrait lorsque j'avais cent ans...

[...] Pour moi, je serai mort depuis belle lurette,
Mais je refleurirai dans quelque pâquerette :
Vous, vous aurez toujours la même horreur du

[vin.

Ah ! si vous m'en croyez, ô vieillard sobre et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arithmétique. Tandis que l'auteur des *Pensées* n'a pas cessé, ne cessera pas d'être actuel...

Hugo, quant à lui, est l'exemple du plus beau contresens glorieux que l'on ait fait sur un homme et sur son œuvre : tout ce qu'il a écrit de meilleur contredit ce qu'il a dit de pire. Mais c'est si peu connu... et il est célèbre par ce qu'il a dit de pire. Du reste, il l'avait prévu lui-même : « Ce sera ma destinée d'avoir vécu célèbre et ignoré » ; « Je ne suis connu que de l'Inconnu. » C'est assez vrai. Qui a lu *Dieu*, ou *La Fin de Satan* ? Son malheur a été d'être utilisé à des fins politiques : le grand-père de la République...

Quelqu'un faisait remarquer que l'on pourrait retrouver dans Victor Hugo la manière de tous les poètes qui ont suivi, des parnassiens aux symbolistes, aux surréalistes...

Tout y est.

Les méduses du rêve en robes dénouées,

La faim fait rêver les grands loups moroses,

Qui dirait que c'est de Victor Hugo ? Et la variété est la même dans sa prose : il y a dans *L'Homme qui rit* un discours surréaliste...

Tout se trouve *déjà* dans son œuvre. Ponchon le faisait remarquer dans l'ode qu'il a écrite pour le centenaire, en 1902. Il bat le rappel des poètes :

Et le symboliste,

Et le décadent,

L'esthète ou l'artiste,
Celui qui résiste
À l'Art précédent ;

Allez tous, mazette,
Boire à la santé
Du roi des poètes,
Par lequel vous êtes,
Vous avez été...

Il est votre père,
Votre maître, et vous
N'y pouvez rien faire.
Il est l'atmosphère
Où vous vivez tous...

Accorde ta lyre
À ton gré, le vers
Que tu vas écrire,
Tu verras sourire
Le maître au travers.
[...]
Ce n'est point des prunes
Que de n'avoir qu'une
De ses qualités.

C'est exactement cela. On pourrait s'amuser à tirer de Victor Hugo une anthologie par anticipation des poètes suivants. Il a fait des vers rimbaldiens, claudéliens...

... ou valéryens : ceux, précisément, que Valéry mettait au-dessus de tout :

Le dur faucheur, avec sa large lame avance,
Pensif et pas à pas, vers le reste du blé...

C'est l'*Ode à Théophile Gautier*, qui est un pur chef-d'œuvre :

Ami, je sens du sort la sombre plénitude.
J'ai commencé ma mort par de la solitude.

[...]

Mon fil, trop long, frissonne et touche presque au

[glaive,

Le vent qui t'emporta doucement me soulève...

[...]

Ô quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

(Malraux s'en souviendra.)

Les chevaux de la mort se mettent à hennir...

Ils sont joyeux car l'âge éclatant va finir ;

Ce siècle altier, qui sut dompter les vents contraires

Expire... Ô Gautier ! toi, leur égal et leur frère,

Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.

L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait.

Comme il n'est plus de Styx, il n'est plus de Jouvence.

Le dur faucheur, avec sa large lame, avance

Pensif et pas à pas, vers le reste du blé ;

C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé

Qui devinant, hélas ! l'avenir des colombes,

Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

poète s'apparente au prophète.

Et réciproquement, les prophètes sont aussi des poètes... L'étymologie définit la poésie comme l'art du faire ; mais c'est d'abord et avant tout *l'art de l'être* : ce qu'elle fait porte l'empreinte du non-fait. Les grandes *créations*, comme on dit, sont marquées du sceau de l'incréd. Par là elles communiquent et nous font communiquer au divin, origine de tout le reste...

Dans notre monde qui se veut désenchanté, la poésie n'est-elle pas dépositaire, peut-être à son insu, du dernier enchantement qui évite la totale mécanisation de l'humain, du dernier charme, lequel, Valéry l'a rappelé, est à la fois poésie et invocation, chant et incantation, le poème qu'on dit et le sort qu'on jette ? Ou encore, pour citer Stefan George : « Nur durch zauber bleibt das leben wach¹...? »

En effet, la poésie doit éveiller et garder éveillé. Mais éveillé à quoi ? À ce qu'il y a d'éternel dans l'homme, à la vie profonde, non mécanisée... La poésie est une prise de conscience, et c'est le propre de toute espèce de conscience que d'être en éveil, de nous arracher au sommeil, lequel n'est jamais sans rêves... Et de nous ramener ainsi à la source, en nous libérant des ombres et des échos...

La poésie est donc une prise de conscience, mais diffuse, qui n'offre rien de précis ni d'abstrait : c'est par le symbole, par l'image, qu'elle nous fait parvenir au cœur de la réalité...

L'image est l'instrument du pire comme du meilleur. Il suffit, encore une fois, d'opposer à l'image poétique l'image télévisée : c'est par l'image que les choses pénètrent en nous, c'est par là qu'elles nous atteignent, beaucoup plus que par le raisonnement ou par le concept. Par exemple, on peut dissenter longuement, dans l'abstrait, sur la pitié envers les animaux ; mais voir le porc

que l'on va égorger tourner les yeux vers son maître, comme pour lui dire : « Toi qui m'as nourri, viens à mon secours », c'est une tout autre affaire, et dans ce cas l'image entre en nous jusqu'au fond. C'est pourquoi l'une des tares les plus graves du monde moderne me paraît la prostitution de l'image, que l'on met ainsi à un degré plus bas que l'abstraction. À l'époque de la « civilisation de l'image », voilà un beau sujet de philosophie concrète à approfondir !

Les images de la poésie n'ont ni la même origine, ni la même vocation que ces « images » dont nous sommes aujourd'hui assaillis. C'est Claudel, je crois, qui définissait le poète comme un « instituteur d'images »... Comme s'il fallait ordonner les images, et leur apprendre à nous apprendre. L'image éducatrice...

On pourrait reprendre ici l'allégorie dantesque : c'est un poète, et le prince des poètes latins, Virgile, que Dante, poète lui-même, choisit pour maître et pour guide dans sa visite aux enfers...

C'est le propre de la poésie, je le répète, que de nous conduire par l'image à des profondeurs où la pensée discursive ne saurait atteindre. On trouve cette connaissance obscure chez tous les grands poètes, mais à l'état épars, sous forme d'éclairs – et l'on n'a jamais trouvé de fil pour relier entre eux les éclairs, pour en faire des colliers... Cependant, encore une fois, jamais aucune démonstration logique n'ira aussi loin dans le mystère...

L'image originelle, *das Urbild*, l'archétype sensible, c'est d'ailleurs toute la philosophie de Klages. La question exigerait d'amples développements métaphysiques, nous ne faisons que

l'effleurer. Klages reprenait en la contredisant la théorie platonicienne des Idées : ses *Urbilder* sont eux aussi les modèles de toutes choses, mais des modèles qui n'ont rien de statique ni d'immuable. Enfin, c'est une querelle d'école, où je me garderai bien d'entrer...

L'Image et les images, celles-ci représentant celle-là, mais après, avec cet irréductible décalage qui fonde la mémoire, et la littérature. On revient à l'aorasis dont vous parliez, qui semble la loi constitutive de toute réalité humaine...

On ne prend une véritable conscience des choses qu'au moment de les perdre. Comme Énée a reconnu la déesse à sa démarche, quand elle s'éloignait :

Incessu patuit dea...

Klages est longuement revenu sur cette question, que toute l'œuvre de Proust illustre : cette prise de conscience qui précède la mort, et qui permet d'éterniser ce qui meurt.

C'est d'ailleurs une constante de l'histoire : on dirait qu'une époque, un monde, au moment où ils vont disparaître, se retrouvent en quelques hommes qui portent au plus haut leur éclat. Le chant du cygne...

C'est une théorie que Mommsen a défendue au début de son Histoire romaine, à propos des Celtes : « De même que dans les temps pluvieux le soleil paraît au déclin du jour, la destinée voulut donner encore un grand honneur à cette nation

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

madrugada, c'est l'heure qui précède l'aurore – et *remota*, repoussée. En français, comment dire ? Aurore retardée, aurore renvoyée... En espagnol, c'est la nostalgie d'une aurore qui n'arrive jamais, la nuit qui s'étire indéfiniment. Il ne fait jamais jour... Je n'ai pas essayé de le traduire : il faudrait recréer complètement.

De Lorca toujours, *L'Élégie à Jeanne la Folle, Juana la Loca* :

Princes enamorada y no correspondida...

Littéralement : « princesse amoureuse et non correspondue » – non payée de retour. L'expression est courante en espagnol : à qui se dit amoureux, on demande aussitôt : « ¿ *Estas correspondido* ? » « Est-ce réciproque ? » La traduction que donne la Pléiade est une réussite :

Princesse dont l'amour demeura sans écho.

Il n'y a pas *écho* dans Lorca : c'est tout à fait infidèle et du même coup parfaitement restitué.

Il en va ainsi dans toutes les langues. Mistral l'a démontré par l'absurde en traduisant lui-même ses poèmes en français – version très médiocre au regard de l'original, au point qu'on se demande s'il ne l'a pas expressément voulu ainsi... Et quoi de plus ennuyeux que la poésie de Pouchkine en français, alors que c'est paraît-il en russe une merveille incomparable ? Les pièges sont partout, dans les mots, dans leur portée, leur vibration subtile, leur agencement – tous ces impondérables qui sont la poésie même. Prenez le vers d'Eliot sur la vieillesse, dont j'éprouve la vérité tous les jours :

The bitter tastelessness of shadow fruit

« L'amère insipidité du fruit fantôme » ? Oui et non, plutôt non – et dans l'autre sens, essayez de traduire en allemand « La fille de Minos et de Pasiphaé : « Die Tochter Minos und Pasiphae » – c'est une fiche d'état civil...

Tous les grands traducteurs ont su recréer les œuvres qu'ils ont traduites – et Baudelaire au premier rang d'entre eux. Encore une fois, c'est absolument indispensable. Le pire écueil d'une traduction n'est pas le contresens, mais l'aplatissement. Quand on lit une traduction dont on connaît la langue d'origine, on peut même restituer le mot étranger qui a été aplati...

Mais sous prétexte d'une exactitude qui est le véritable contresens, on est envahi de savantes traductions littérales...

Cette mode est une abomination. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? On devrait, par scrupule scientifique, transposer mot à mot. Imaginons Virgile, par exemple :

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae

Traduisons donc sans peur : « Et plus grandes tombent des hauts monts les ombres »... Je préfère jusqu'à nouvel ordre la traduction de Valéry :

Et les ombres des monts grandissent jusqu'à nous.

C'est à la mode exacte qu'un professeur à la Sorbonne a traduit le Zarathoustra. On n'est pas loin de Monsieur Jourdain traducteur...

Cela confine à la mauvaise action... Traduire veut dire acclimater une œuvre au génie d'une autre langue. La traduction par Luther du Cantique des cantiques, par exemple, c'est un verger de Souabe au printemps ; on s'y promène parmi des cerisiers en fleur. Ou la traduction du *Faust* par Gérard de Nerval : il paraît – je ne l'ai pas vérifié – qu'elle serait bourrée de contresens. Et pourtant Goethe a écrit à son traducteur : « Je ne m'étais jamais si bien compris qu'en vous lisant. » Nerval avait su faire revivre son œuvre.

Cette manie de l'exactitude à tout prix est lamentable. C'est toujours cette espèce d'empiétement du mécanique, de l'abstrait sur le vivant dont parlait Bergson. Au contraire de la reproduction mécanique, la véritable fidélité est *créatrice*. Je vous renvoie sur ce thème aux remarquables analyses de Gabriel Marcel.

Pierre Boutang, à propos de la poésie traduite, parle de l'autre même...

C'est tout à fait cela : l'autre en tant qu'autre et l'autre en tant que nôtre aussi, dans la mesure où nous nous faisons passer en lui...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vous êtes aussi un grand amoureux de l'Espagne. Et le versant hispanique de votre culture ne compte pas moins que le germanique...

J'ai connu l'Espagne assez tard, à quarante-trois ans, en 1946 – et je suis en effet tombé amoureux d'elle. Et quand on est amoureux, il est naturel d'apprendre la langue de la femme qu'on aime... Si bien que j'ai appris l'espagnol, qui est aujourd'hui la langue étrangère que je parle le moins mal, parce qu'il m'est donné de la pratiquer tous les jours.

L'Espagne de 1946 était très pauvre, très mal outillée : elle sortait d'une période de restrictions profondes, après la guerre civile qui l'avait laissée exsangue, puis la guerre européenne, à laquelle elle n'avait pas participé, mais qui avait paralysé ses échanges avec le reste du continent. À cette époque le tourisme n'existait pas, on pouvait avoir infiniment plus qu'aujourd'hui un contact véritable avec le peuple.

On sentait la fierté dans toutes les classes sociales, le sentiment de l'honneur, le sens du contact humain, direct, le seul qu'ils connaissent et qui rappelle cette allégeance que Simone Weil admirait tant chez eux. Elle disait que la monarchie espagnole, par le serment d'allégeance, avait constitué un modèle, autant qu'un État politique peut l'être, jusqu'à l'arrivée des Bourbons...

Cette faculté de distance, aussi, et de mépris. Il faut un pays comme l'Espagne pour y trouver une chapelle dédiée à Notre-Dame du Mépris – *Nuestra Señora del Desprecio*, en Estrémadure. Et un mépris qui chez les meilleurs n'est pas du tout mêlé d'envie – trop souvent, en effet, on feint de mépriser ce que l'on envie. Non : là-bas, les honneurs, l'argent, l'élévation sociale : pas d'importance.

Il me souvient d'avoir essayé de traduire à un jeune

Espagnol qui était venu chez moi apprendre le français, des vers de Victor Hugo sur l'Espagne. Hugo a parlé admirablement de ce pays, de son histoire et de son âme. Il y avait vécu enfant et connaissait très bien l'espagnol (Pepita, « Dans cette Espagne que j'aime », « ... les grandes chambres peintes/Du palais Masserano ») et c'est dans cette langue qu'il tenait ses carnets intimes.

Dans *Le Cid exilé*, il décrit les paysans qui entouraient le héros :

[...] Tels sont ces laboureurs. Pour défendre l'Espagne,
Ces rustres au besoin font plus que des infants ;
Ils ont des chariots criant dans la campagne,
Et sont trop dédaigneux pour être triomphants.

« Toute l'Espagne est là ! » s'exclama mon jeune interlocuteur...

À Madrid, je fus interpellé par un individu à la mine assez louche, qui voulait me vendre une montre censée en or – montre qui, si elle était en or, ne pouvait qu'avoir été volée, ou qui, si elle était en toc, coûtait alors beaucoup trop cher. Après lui avoir dit que l'emplette ne m'intéressait pas, j'ai eu l'idée de lui demander mon chemin. D'autorité, il a pris la direction que je cherchais : « Je vous accompagne. » J'ai cru en être de mon pourboire, ce qui était parfaitement normal. Au bout de huit cents mètres de conduite, comme nous arrivions à ma rue, j'ai sorti une pièce – que l'homme a refusée. Tout demi-escroc qu'il était, nous avons eu un contact personnel, je lui avais demandé un service – et un service ne se fait pas payer. C'était là ce que l'âme espagnole avait de meilleur.

J'ai voulu aussi visiter la Manche, le pays de Don Quichotte, et en particulier le Toboso, où Cervantès fait vivre Dulcinée,

l'amor y la ilusión de Don Quixote, l'amour et l'illusion de Don Qui chotte – *ilusión* voulant dire à la fois illusion et espérance, ce qui montre à quel point l'espérance peut être trompeuse... « Espérance infondée », selon le dictionnaire...

Quant à la littérature espagnole, c'est d'abord justement Don Quichotte...

Le *Quichotte* est inépuisable. C'est paraît-il le livre le plus traduit après la Bible. Au Toboso, il y a d'ailleurs un musée où l'on peut voir toutes les traductions...

Inépuisable, vraiment. Et Cervantès lui-même ne s'en est pas aperçu. On a l'impression, à le lire quand il se commente lui-même, qu'il voulait faire œuvre utile, utilitaire presque, en dégoûtant ses contemporains de la littérature de chevalerie. Alors qu'il a édifié un monument de l'esprit humain. Preuve que le génie ne se connaît pas – c'est un lieu de passage...

... D'où la fameuse querelle entre Unamuno et les érudits, à propos de son livre *La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*. Les spécialistes avaient levé les bras au ciel devant ce qui leur paraissait un comble de désinvolture, et comme suprême argument, ils avaient proclamé : « Si Cervantès revenait aujourd'hui sur terre, il serait de notre avis, non du vôtre. » Unamuno avait aussitôt acquiescé, en leur rétorquant : « Mais depuis quand l'auteur d'une œuvre est-il le mieux qualifié pour la comprendre ? Moi je ne suis pas cervantiste, je suis quichottiste... » Par là, il montrait très bien quel extraordinaire personnage était Don Quichotte, vivant de sa vie propre, à la quête de l'idéal impossible et jamais renié... On pourrait graver en lettres d'or ce que le vieil hidalgo répond à son vainqueur, à qui, selon les lois de la chevalerie, il doit obéir. (Bien entendu ce n'était pas sérieux, son vainqueur est le bachelier déguisé en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ailleurs. On le sent très bien quand on est frappé dans l'âme par un vers que l'on relit, et qui nous atteint comme si on le lisait pour la première fois. Notre science n'a pas empêché notre éblouissement, comme si nous avions fait une nouvelle découverte. Nous savions déjà cela, mais depuis une expérience identique à celle de l'auteur des vers nous a fait en quelque sorte rattraper ce que nous savions. C'est la différence platonicienne que rappelait Simone Weil entre « savoir » et « savoir de toute son âme »...

Nous sommes à ce moment-là dans une communion intemporelle avec celui qui a écrit ce qui nous a frappés, bien au-delà de la « culture », qui sans cela reste lettre morte...

Et quand on perd le but vers quoi tendent tous les chemins, on n'a plus d'yeux que pour les chemins – et l'on se perd dans leur exploration sans fin. L'inventaire indéfini des moyens – c'est précisément ce que les modernes entendent par « culture », dont ils se font un « horizon indépassable »...

Tourner en rond devient la nouveauté. C'est le cercle vicieux, lequel est la caricature du cercle d'en haut qui représente la plénitude. Simone Weil a écrit là-dessus des pages très belles. Le cercle est à la fois l'image de Dieu et l'image de la prison, ce qui nous libère et ce qui nous enferme. Tandis que la ligne droite est la prison absolue : on peut marcher à l'infini, on demeure prisonnier de l'horizontalité. La prison, c'est la dimension dans laquelle on est, et qu'on ne surmonte pas. Simone Weil définissait encore l'erreur du progressisme : s'imaginer qu'à force d'avancer, on s'élèvera dans les airs...

XII

LA MÉMOIRE AMNÉSIQUE

Intempérance informatique – Souvenirs anonymes – Mémoire & érudition – Les Romains camarades d'école – Le passé & l'éternel – Altitude des dieux & des autels – L'archétype & le prototype – Clous successifs – Absence de ruminants – L'information déformante – En avance sur le Léthé – Fureur du Gros Animal – Stabilité & diversité – Toujours l'érosion – Vie locale – Péché vivant & vertu morte – Pathologie des sociétés – Contre les manichéismes – Autophagie du Gros Animal – Unité du caractère – Signes des temps & pessimisme – Anticonformisme par fidélité – Le nécessaire & le Bien – Le Grand Inquisiteur – Ou bien... ou bien – Le dernier homme & le surhomme – Postérité d'Antigone – Les Pléiades.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nécessité organique, et non par décret central – la pluralité des cultures, des langues, des mœurs, des costumes... S'agissant de cette réalité très humble – les vêtements locaux – je le vois en Provence : leur forme, leur aspect n'ont pas changé pendant des siècles – mais en revanche ils variaient de pays à pays, à quelquefois très peu de distance. Une grande stabilité dans le temps allait de pair avec une grande diversité dans l'espace. Tandis que, maintenant, nous avons le contraire : mobilité dans le temps et uniformité dans l'espace. La mode est la même partout, de Londres à Los Angeles et de Paris à Tokyo – et elle y passe tout aussi vite...

Qu'est-ce d'autre, sinon là encore un phénomène d'érosion ? Phénomène extrêmement grave, quand il s'étend de la façon de se vêtir à tous les autres domaines de la vie – et en particulier aux choses de l'esprit. Il ne s'agit pas de repeindre le passé en rose – la question n'est évidemment pas là, et Gobineau avait raison d'objecter aux royalistes de son temps qu'ils avaient mauvaise mémoire. Bainville remarquait de son côté que « tout a toujours très mal marché ». À ceci près toutefois qu'il y a des degrés dans le « mal marché » : ça marchait mal, mais ça durait – par la force de la cohésion, de la continuité, de l'enracinement.

Quand je songe à ce que pouvait être une vie locale, telle que je l'ai encore connue, dans la campagne vivaraise – les mœurs, les coutumes : tout n'était certes pas sublime, loin de là, et les paysans avaient des haines, des mesquineries, des passions plus ou moins relevées – mais la vie était partout présente. Et un péché vivant vaut mieux qu'une vertu morte, car il contient par sa vie même la graine d'une vraie vertu. Sans compter le pittoresque : on faisait des charivaris, des chansons qui souvent ne manquaient pas d'esprit, pour railler les mariages disharmonieux, par exemple. Tout cela témoignait d'une fermentation, d'une création authentiquement *populaire* qui a

complètement disparu. Aujourd'hui tout le monde regarde les mêmes programmes de télévision, écoute les mêmes *tubes* produits en série par l'industrie du spectacle – le *show business*, comme on dit...

Pour en revenir à notre mouton, je veux dire au Gros Animal, ne peut-on dire qu'il est enragé ? Qu'il est devenu fou, et fou furieux ?

Il y a en effet une pathologie des sociétés, et le Gros Animal est sujet à des maladies. Maladies qu'on ne doit pourtant pas confondre avec ses réflexes de santé, lesquels sont souvent étroits et violents. Il faut bien qu'il se préserve : d'où l'incroyable férocité avec quoi il a poursuivi certaines doctrines, qui dans l'absolu se justifient très bien, pour lesquelles on revendiquerait volontiers la liberté, mais dont l'application est impossible. Le Gros Animal qui se sent alors menacé dans son existence même, réagit avec la plus extrême cruauté : c'est ainsi qu'il s'est acharné contre tous les manichéismes, qui professaient une dichotomie plus ou moins marquée entre le divin et le temporel. Ce fut le cas, par exemple, avec les Albigeois.

Il peut arriver aussi que le Gros Animal réagisse à l'encontre de ses propres intérêts. On voit alors la maladie – ce qui est nuisible à la société – imposé par la société elle-même. C'est alors le cumul des plaies, l'abomination de la désolation. Car quand elle était saine, la société – ou, pour continuer avec l'image de Platon, le Gros Animal – imposait plus ou moins tyranniquement les lois de sa conservation, mais en se conservant permettait tout de même à quelques esprits

supérieurs, à quelques individualités hors du commun, de respirer au-dehors. Tandis que maintenant, comme dans le cancer, le Gros Animal se retourne contre lui-même – pour se dévorer. On pourrait parler d'autophagie...

C'est le Catoblépas de Flaubert...

On l'observe jusque dans l'Église, où Paul VI évoquait un « syndrome d'autodestruction » à l'œuvre. Et que faire, quand le Gros Animal est malade ? C'est à l'individu de réagir – ce qui suppose une prise de conscience beaucoup plus profonde que lorsque le Gros Animal est en bonne santé...

Ernst Jünger disait naguère qu'en un siècle aussi agité que le nôtre, l'unité d'une vie ne peut venir que de l'unité du caractère...

C'est une pensée qui me semble très juste, et que je crois avoir exprimée bien souvent. Les cadres en effet ont disparu, tout ce qui assurait jadis de l'extérieur la cohésion des existences. Désormais il faudra choisir, et tout dépendra de la valeur des hommes... C'est la définition que Jean Prévost donne du stoïcisme : « Faire quand plus rien ne va, comme si tout allait encore. » Mais n'en attendons pas trop de merveilles : le stoïcisme n'a jamais été à l'usage du plus grand nombre... Une élite se dégagera sans doute – non sans douleur, car on ne lui épargnera rien – qui sera de première qualité ; mais elle restera toujours infiniment minoritaire, et le gros de la foule continuera plus que jamais de suivre les entraînements qu'on lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Œuvres de Gustave Thibon

- La Science du caractère*, 1934 (Desclée de Brouwer)
- Diagnostics, essais de physiologie sociale*, 1940 (Librairie de Médicis ; rééd. Fayard)
- Destin de l'homme*, 1941 (Desclée de Brouwer)
- L'Échelle de Jacob*, 1942 (Lardanchet ; rééd. Fayard)
- Retour au réel, Nouveaux Diagnostics*, 1943 (Lardanchet)
- Ce que Dieu a uni*, 1945 (Lardanchet ; rééd. Fayard)
- Le Pain de chaque jour*, 1945 (Le Rocher)
- Offrande du soir, poèmes*, 1946 (Lardanchet)
- Chateaubriand, choix de textes et introduction*, 1948 (Le Rocher)
- Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, 1948 (Lardanchet ; rééd. Fayard)
- Paysages du Vivarais* (avec des photographies de Jean-Marie Marcel), 1949 (Plon)
- Simone Weil telle que nous l'avons connue* (en collaboration avec le P. Perrin), 1952 (La Colombe ; rééd. Fayard)
- La Crise moderne de l'amour*, 1953 (Éditions universitaires)
- Notre regard qui manque à la lumière*, 1955 (Amiot-Dumont ; rééd. Fayard)
- Vous serez comme des dieux*, théâtre, 1959 (Fayard)
- L'Ignorance étoilée*, 1974 (Fayard)
- Entretiens avec Christian Chabanis*, 1975 (Fayard)
- L'Équilibre et l'Harmonie, chroniques*, 1976 (Fayard)
- Le Voile et le Masque*, 1985 (Fayard)
- L'Illusion féconde*, 1995 (Fayard)
- Ils sculptent en nous le silence. Rencontres*, 2003 (F.- X. de

Guibert)

Aux ailes de la lettre, pensées inédites (1932-1982), 2006
(Le Rocher)

Parodies et Mirages ou la Décadence d'un monde chrétien. Notes inédites (1935-1978), 2011 (Le Rocher)

Les Hommes de l'éternel. Conférences au grand public (1940-1985), 2012 (Mame)

Dossier H Gustave Thibon, dirigé par Philippe Barthelet (L'Âge d'homme, 2012).

Il convient d'ajouter à cette liste :

La Pesanteur et la Grâce de Simone Weil (édition et introduction), 1947 (Plon)

Table des matières

I Histoire, mœurs & politique

II Prosateurs contemporains

III Figures & rencontres

IV Un monde découronné

V Les poètes

VI Poésie & métaphysique

VII Nature de la poésie

VIII Poésie & traduction

IX L'Allemagne

X L'Espagne

XI Croire

XII La mémoire amnésique

Épilogue : l'art de l'harmonie

Œuvres de Gustave Thibon

Achevé d'imprimer par
ISI Print,
en avril 2016
N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : mai 2016

Imprimé en France